

**Dis oui  
au premier regard**



**Philippe LORAND**

Philippe Lorand

Dis oui au premier regard

© Philippe Lorand, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-9234-1

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Chapitre 1

Elle se leva, prit son sac, esquissa un sourire aimable, poli, mais distant et le remercia pour la soirée. Pas de promesse, pas de regard appuyé. Juste ces mots mécaniques qui sentent la sortie de secours : « Merci, c'était agréable. » Elle n'était ni belle ni disgracieuse. Une silhouette banale, un visage qu'on oublierait dans une rame de métro, une femme parmi tant d'autres.

François, lui, n'avait rien contre l'idée de la revoir. Mais il savait déjà, avec ce pressentiment discret et désabusé qu'il connaissait trop bien, que cela n'irait pas plus loin. Encore un rendez-vous qui s'éteint doucement dans les silences mal comblés, les regards timides, les questions convenues : « Et toi, tu fais quoi dans la vie ? Tu aimes quoi comme musique ? » Elle avait tenu à payer sa part, presque avec insistance, peut-être pour éviter tout malentendu ou pour lui faire comprendre qu'elle ne lui devait rien. Il l'avait laissé faire, en souriant bêtement. C'était un rendez-vous via une appli. Il avait glissé son doigt sur la photo, échangé quelques messages tièdes, puis accepté cette rencontre sans grande conviction, mais avec, au fond, l'espoir absurde d'un miracle, comme à chaque fois.

Resté seul à sa table, François fixait son café refroidi, sa cuillère tournant lentement dans la tasse, comme s'il brassait le néant. Il soupira. Il ne lui avait même pas parlé de ce qui comptait, de son rêve, du théâtre, du cinéma, du vertige d'une scène où il n'avait plus peur de s'exprimer. Il n'avait pas osé. Trop peur de passer pour un doux rêveur ou, pire, un raté.

Là-bas, sur les petits plateaux d'impro de quartier, il devenait quelqu'un d'autre, un roi, un poète, un fou. Il était vivant. Mais ce soir, il n'avait été que lui-même. Et ça ne suffisait pas. Le regard vide, il leva les yeux et croisa son reflet dans la vitre du restaurant. Il se jugea sans indulgence. Pas de mâchoire virile, pas de regard perçant, pas Brad Pitt, pas Clooney, plutôt... Villeret. On l'appelait parfois « Pignon », dans son groupe d'impro. Au début, il en riait. Maintenant, il savait que ça le résumait un peu trop bien.

Son esprit glissa au-delà de la vitre, vers l'extérieur. La rue brillait d'une lumière jaune tremblante, entre les lampadaires fatigués et les devantures fermées. Un scooter passait en vrombissant, un klaxon plus loin déchirait la nuit, puis le silence retombait. Sur le trottoir d'en face, sous un réverbère, un couple s'embrassait longuement, tendrement, sans gêne, sans urgence, l'un contre

l'autre, comme si rien d'autre n'existait.

François baissa les yeux. Il aurait aimé, ne serait-ce qu'une fois, être embrassé ainsi, juste pour ce qu'il était, sans effort, sans stratégie.

\*\*\*

Le grésillement du grille-pain rythmait la matinée. Une odeur de pain chaud et de café fort flottait dans la cuisine, mêlée à celle, plus discrète, d'un vieux produit de nettoyage qui collait aux meubles en formica. François, encore mal réveillé, s'asseyait à peine que sa mère l'interrogea, la voix déjà chargée de sous-entendus :

— Alors ? Cette fameuse soirée d'impro ?

Il prit une gorgée de café, trop amer, pour gagner quelques secondes.

— Oui. Pas mal. Le thème était un peu bateau, mais ça va. Bonne ambiance.

Sa mère haussa les sourcils, puis s'essuya les mains sur son torchon. Elle le regarda droit dans les yeux.

— Tu vas vraiment me faire croire que t'as sorti ton veston et ton nœud papillon pour aller jouer l'improvisateur dans une salle municipale pleine de chaises pliantes ?

François sourit vaguement, faussement détaché.

— J'avais envie de marquer le coup. Ça motive les autres quand on se donne un peu.

— François, on n'est pas naïfs, soupira-t-elle. Tu mens mal, tu sais ? Et franchement, tu crois que ça nous amuse, ton petit manège ? Sortir en douce, revenir en traînant des pieds, faire semblant qu'il ne s'est rien passé... On sait très bien que tu t'es encore pris un râteau.

Il s'enfonça un peu plus dans sa chaise, le regard fixé sur sa brioche toujours intacte. La confiture tremblait au bord du couteau.

Et tu crois que ça nous fait plaisir, nous, de te voir t'accrocher à tes rêves comme un gamin ? poursuivit-elle. Ta sœur, elle, au moins, elle a fait les choses dans l'ordre. Elle a trouvé un boulot stable, un mari, une vie.

— Laisse-le, souffla le père, sans lever les yeux de son bol. Il trouvera bien une fille faite pour lui. Faut pas le forcer, ça viendra quand ça viendra.

— Tu dis ça depuis dix ans, Joseph. Et moi, je vois surtout un fils de trente-quatre ans qui vit toujours chez ses parents, qui bosse à l'entrepôt pour à peine plus que le SMIC, et qui passe ses soirées à se faire humilier sur des applis de rencontre.

François posa son couteau. Il aurait voulu répondre, sortir une phrase brillante,

drôle, un peu vacharde, une punchline, mais rien ne vint... juste ce goût pâteux dans la bouche. Ce mélange de café froid et de honte tiède. La radio diffusait une vieille chanson de variétés. Sa mère versait du lait dans un bol avec l'agacement de celles qui répètent la même chose depuis trop longtemps. Une goutte tomba sur la table. Elle l'essuya sans un mot.

— Je dis pas que c'est facile, finit-elle par murmurer. Mais t'as pas l'air de comprendre que la vie ne va pas t'attendre indéfiniment.

Le jeune homme acquiesça, vaguement, en mâchant un coin de brioche. Il se sentait comme un acteur resté dans les coulisses trop longtemps, dont personne n'avait jamais annoncé l'entrée en scène.

— Et tant qu'on y est, reprit sa mère, tu devrais peut-être penser à changer de coupe de cheveux.

François leva enfin les yeux.

— Ma coupe ?

— Oui. Ce que tu portes, là... C'est ni long ni court. Ça te tasse. Ça fait... triste.

— C'est juste des cheveux, maman.

— Non, c'est une impression générale. Tu donnes l'air... je sais pas, de ne pas prendre soin de ta personne. Tu sais, un petit dégradé moderne, quelque chose de plus dynamique... Et puis ce nœud papillon... Plus personne ne porte ça, sauf les serveurs de cabaret ou les magiciens pour enfants.

— Et encore, même les magiciens ont évolué, ajouta son père dans un demi-sourire.

François esquissa un rire, plus nerveux que sincère.

— Et ta veste ! poursuivit sa mère, comme si elle avait attendu ce moment depuis des mois. Ce vieux velours marron, on dirait que tu l'as piqué à ton grand-père. Tu veux séduire des femmes de ton âge ou des antiquaires ?

Il ne répondit pas. Il se contenta de prendre une gorgée de café, trop fort, trop froid, et de fixer un instant la nappe en toile cirée à carreaux verts. À la radio, les premières notes de « Comme d'habitude » commencèrent à flotter dans l'air comme un commentaire involontaire de la scène pour appuyer les paroles de la mère.

« *Je me lève et je te bouscule... Tu ne te réveilles pas...* »

Marie, sans s'interrompre, continuait :

— Tu pourrais aller chez H&M, chez Jules, y a des trucs modernes, simples, pas chers. Un jean ajusté, une chemise colorée... T'as de beaux yeux, François. Si on les voyait un peu mieux, ça aiderait.

Il faillit répondre qu'il n'était pas un produit à vendre, qu'il n'avait pas envie de « rentrer dans la norme » pour séduire des femmes qu'il n'intéressait déjà pas. Mais il se tut. Il regarda son reflet dans le couvercle en inox de la cafetière, déformé, brumeux. Encore Pignon. Mais avec une tentative d'élégance datée.

« *Toute la journée, je vais jouer... à faire semblant.* »

La chanson disait tout pour lui.

\*\*\*

La salle de réunion sentait encore la peinture fraîche et la moquette neuve. Les chaises design n'avaient pas encore été rodées, et les stores automatiques bruissaient par saccades dès qu'on approchait trop près des vitres. Un grand écran dominait l'un des murs, affichant en veille un fond bleu vif frappé du symbole du groupe ABX.

La porte s'ouvrit dans un silence presque cérémoniel. Ève Bonaventure, veston noir cintré, chemisier blanc à col rigide légèrement entrouvert, pantalon parfaitement taillé, talons aiguilles qui ajoutaient quelques centimètres à son très respectable mètre soixante-dix entra, droite comme une ligne de code. Elle portait un sac Louis Vuitton noir aux traits épurés, sans logo criard, mais que l'œil averti reconnaissait instantanément. Ses cheveux châtain foncé, tirés en un chignon bas impeccable, ne laissaient s'échapper aucun fil rebelle. Pas une mèche ne flottait. Tout, chez elle, évoquait la maîtrise, une certaine idée de la puissance discrète.

Arrivée au centre de la salle, là où trônait le seul fauteuil de bureau, elle sortit de son sac un ordinateur portable, qu'elle posa avec calme sur la table. Elle prit ensuite les lunettes fines qui pendaient à son cou, suspendues à une chaînette dorée, et les ajusta sur son nez. Elle s'assura d'abord d'avoir l'attention de tout le monde. Elle fixa froidement Julie et Clémentine en pleine conversation à voix basse. Pas besoin d'un mot ! La récré était terminée.

D'une voix presque chirurgicale, au timbre ferme, mais sans agressivité, elle lança :

— Je suppose que tout le monde est au courant : la direction m'a confié la mission de revitaliser une émission de télé-réalité. Et je ne suis pas ici pour faire « bien ». Je suis ici pour faire exploser l'audimat.

Des têtes hochèrent. Quelques murmures d'approbation, prudents, polis, étonnés s'élevèrent. Les regards attendaient la suite. De ses yeux brillants comme des scalpels, Eve ne regardait personne en particulier et tout le monde en même temps. Puis son œil se braqua et devint inquisiteur. Une jeune femme

assise à côté de l'ingénieur du son baissa aussitôt les yeux, visiblement prise de court.

— C'est Corinne Doumet, ma stagiaire, intervint Théo, posément, avant qu'elle ne puisse ouvrir la bouche. Elle termine sa formation d'ingénieur du son. Très prometteuse !

Elle continuait de fixer Corinne, comme si elle était une erreur à effacer.

— Mademoiselle Doumet, je doute que vous soyez liée par un quelconque accord de confidentialité avec la chaîne.

Et bien que votre jeunesse puisse être, à l'occasion, source d'idées rafraîchissantes, cette réunion engage des discussions internes de haut niveau. Elle ne peut accueillir d'auditeur extérieur. Nous aurons l'occasion, plus tard, de faire plus ample connaissance. Corinne se leva, confuse, rangea fébrilement son carnet et quitta la pièce dans un léger souffle de porte.

Ève s'assit enfin, ouvrit calmement son ordinateur, et posa ses mains bien à plat sur la table. Elle n'avait pas haussé le ton. Elle n'avait insulté personne. Mais elle venait de consolider son autorité, sans bruit, sans bavure.

Elle se tourna vers l'écran. L'image bascula. Le titre « Mariés au premier regard ? » apparut en lettres blanches sur fond noir.

— Les tendances actuelles sont claires : les anciens formats reviennent. Le public veut du recyclage nostalgique... mais avec un twist, une innovation, une tension qu'on ne voit pas venir.

Sans plus s'éterniser, un nouveau clic : trois flèches se déployèrent à partir de l'intitulé pour se terminer par trois émoticônes, pouce levé, pouce vers le bas, ampoule lumineuse. La page du mind mapping n'attendait plus que du contenu.

— J'ai déjà consacré mon week-end à remplir cette page. Je ne souhaite pas vous influencer dans un premier temps. En voici une version vierge. Lâchez-vous ! Il y en a bien un ou l'autre parmi vous qui pourrait me sortir une pépite. D'abord, ce qui vous plaisait dans cette émission en tant que téléspectateur. Je suppose que vous avez bien pris connaissance du mail envoyé vendredi dernier. Quant à ceux ou celles qui ne suivaient pas ce genre d'émissions, j'imagine qu'ils ont pris le temps de visionner au moins une saison, comme demandé...

Justine, la scripte, n'hésita pas.

— Ce que je préférais, c'était les premiers moments dans l'intimité de la chambre ! Le malaise de certains, les regards gênés, le moment crucial où ils décident de partager la couche nuptiale ou pas quand la femme invitait son homme à dormir dans un petit divan. Ce qui serait génial, c'est de planquer des caméras dans la chambre pour filmer la nuit une fois que l'équipe les laisse

seuls.

Un silence flottant suivit sa proposition, seulement troublé par le cliquetis du clavier. Deux collègues échangèrent un regard en coin. Justine, elle, assumait sans rougir. Sur l'écran mural, une nouvelle flèche partait de l'icône idée :

« *Caméras cachées à l'insu des participants ?* »

Tout en regardant le tableau, Francis se risqua :

— Ouais ! mais faut pas rêver. Et l'éthique, et la moralité dans tout ça.

— Quoi, t'es déjà en train d'imaginer des scènes de cul dès le premier soir. Il y aura peut-être simplement des moments drôles, émouvants, surprenants. Et puis, faut arrêter l'hypocrisie : les caméras cachées, ça fait vingt ans que c'est partout à la télé. C'est pas nouveau ! Il suffit de faire signer une autorisation pour diffuser des passages qu'ils valident. Et puis, ceux qui veulent pas, tant pis !

Le bruit du clavier se perdait maintenant dans les conversations croisées. Sur l'écran mural, de nouvelles flèches se traçaient autour du mot-clé initial, comme des ramifications organiques :

« *Éthique ? Validité des autorisations ? Consultation juridique préalable ?* »

Alain, le scénariste, assis en retrait, releva doucement la tête en caressant machinalement sa barbe grisonnante. Il aimait rebondir sur les idées des autres, surtout quand il pouvait les détourner.

— Et si... lança-t-il, en traînant un peu sur les mots. Et si on innovait ... mais pas dans la chambre, dans un autre décor, pendant le voyage de noces, par exemple. Des épreuves surprises avec des caméras cachées, juste pour tester leur sens de la débrouillardise, leur humour, leur capacité à gérer le stress, leur degré de complicité, voir qui porte la culotte...

Un léger rire approbateur circula. Justine fronça légèrement les sourcils. On venait de lui voler son idée de caméra cachée sans émettre de réserves. Elle garda le silence, mais ses doigts tapotaient nerveusement sur la table.

Alain poursuivit :

— Évidemment, on écarte le caméraman avec une bonne excuse... Une panne, un appel, peu importe. Ils se retrouvent seuls, du moins le croient-ils... et là, on voit ce qui se passe.

Francis, bras croisés, esquissa un sourire en coin :

— Ah, je reconnais bien là ton petit génie : créatif, ludique... et gentiment sadique. Franchement, ça tient la route. Et je suis sûr que les téléspectateurs

seraient fans de ce genre de nouveauté.

Un test surprise... Un « piège du cœur »... Une nouvelle ligne s'ajouta au tableau :

*Voyage de noces : épreuves cachées ?  
(caméras + tests de stress = révélation des personnalités ?)*

Ève, qui, jusque-là, se contentait de taper sans commenter, releva les yeux. Son regard se promena brièvement sur les visages avec un léger sourire satisfait, puis revint à l'écran.

— Bien, très bien, les gars ! Les idées fusent, mais n'oubliez pas notre point de départ : la case « à garder ». La flèche centrale est toujours aussi maigre. Je veux aussi vos souvenirs de spectateurs, vos frissons d'époque. Allez, enchaînez !

La salle reprit de plus belle, dans une sorte d'enthousiasme chaotique. Les phrases se croisaient, se chevauchaient :

— Moi, c'était quand les deux candidats se voyaient pour la première fois... l'instant du choc, ou du malaise, quand le physique ne collait pas.

— Le montage en parallèle avec les interviews : « je ne suis pas du tout son genre »... et les regards de panique !

— Et les faux espoirs... les petits gestes qui font croire que ça peut marcher, puis... l'effondrement.

— Les parents qui pleurent à la mairie, murmura quelqu'un.

— Les potes qui disent « il ou elle peut encore dire non » juste avant la cérémonie.

Chaque intervention déclenchait une nouvelle branche sur l'écran, les flèches s'étiraient, rebondissaient, se multipliaient comme un réseau neuronal sous adrénaline. On sentait que la nostalgie n'était qu'un prétexte : ce qu'ils cherchaient tous, c'était l'émotion brute, le réel tordu, la tension qui accroche.

L'affichage se figea. Un silence se fit. La productrice désigna l'une des trois flèches initiales, celle qui pointait vers le pouce baissé.

— C'est très bien tout ça. Mais la colonne « ce qui plombait l'émission » est toujours aussi vide. Personne n'a râlé devant son écran ? Allons, je vous sais capables de beaucoup de mauvaise foi.

Quelques rires étouffés. Puis le barrage sauta.

— Les séquences interminables avec les experts ! lança Théo. C'était du vent, des phrases creuses. Et hop, on passe à la pub.

— Et les pourcentages de compatibilité ! renchérit Julie. Sérieux, 82% de